

Penderie de Grandson

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **4 (1928-1929)**

Heft 19

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-711370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

période des fronts bloqués entre la Suisse et la mer du Nord, semblait avoir plus ou moins condamné. Non seulement le tank favoriserait la progression de l'infanterie vers la position à occuper, mais il renouvellerait sous une forme inédite les charges de cavalerie d'autrefois, il porterait le tir puissant du canon sur la ligne même des combattants, et sorte d'arme du génie en marche, il accomplirait tout cela en protégeant son personnel derrière un solide cuirassement. Il y ajouterait l'avantage d'être à l'abri des gaz, les hommes pouvant se coiffer du masque protecteur, ce qu'il n'est pas possible d'obtenir du cheval. Il deviendrait, en définitive, le dernier cri de la mécanisation des armées. Il serait, d'autre part, la plus récente manifestation de la lutte entre l'attaque et la défense dans la bataille terrestre. La défense semblait l'emporter, et l'a emporté, en effet, trois années durant dans la guerre de tranchées ; le tank rendrait la suprématie à l'attaque en se riant des tranchées.

Pour s'éclairer sur cet objet, il convient de se transporter dans les pays industriels. C'est là qu'on s'applique à l'examen d'une guerre susceptible d'utiliser, le cas échéant, les procédés que l'activité pacifique et la prospérité commerciale des peuples mettent à leur disposition. L'Angleterre, par exemple, a déjà poussé ses recherches très loin ; elle a organisé des manœuvres de grandes unités mécanisées. Les Etats-Unis poursuivent une étude analogue ; la France et l'Italie parcellément, et les armées de moindre importance suivent selon leurs moyens, Japon, Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique et autres. La Russie, si pacifiste que soient ses manifestations genevoises, ne reste pas en arrière ; elle a ses tanks légers et lourds. Bref, le mouvement est général.

Les constructions actuelles sont les suivantes :

Les « chars d'accompagnement », dont le poids varie de 2 à 20 tonnes et dont l'emploi est prévu en formations de masse. Ils chargent l'ennemi et ouvrent la voie aux fantassins. Sur route, leur vitesse de marche atteint de 45 à 50 km. à l'heure ; sur le terrain, 12 à 30 km. selon les types.

Les « chars de rupture », constructions lourdes de 60 à 80 tonnes, d'une vitesse de marche naturellement réduite, — l'éléphant est moins rapide que l'antilope — 8 à 15 km., mais munis d'une forte artillerie. A la disposition du commandant en chef, ils agiraient dans le secteur de « l'événement », là où la victoire doit être forcée et déployer son effet. Ils sont prévus aussi pour détruire les chars de l'adversaire. Ils peuvent enfin ouvrir la marche aux tanks légers, cuirassiers précédant les chasseurs.

Les tanks à destinations spéciales, non prévus pour le combat, tanks de ravitaillements, de télégraphie sans fil, et autres de même nature, sont plutôt des cuirassements mobiles de protection avec armement léger défensif.

Naturellement, la garnison du tank est proportionnée à ses missions et à son armement. Les tanks lourds possèdent tout un assortiment de canons et de mitrailleuses. Les petits tanks légers, des « tankettes » manœuvrables par un ou deux hommes, destinés essentiellement au service des communications, ne possèdent qu'une mitrailleuse légère.

Au nombre des constructions spéciales, on peut citer des tanks « amphibies », aptes à traverser de larges voies d'eau, comme à la nage.

Cet exposé est superficiel et ne saurait être autrement dans les limites d'un journal. Celui qui désire en savoir davantage recourra aux publications techniques ; il constatera que Jules Vernes est largement dépassé.

F. F. (« Gazette de Lausanne ».)

Penderie de Grandson (1476).

Quand, sautillant sur sa jument lunée de rose comme un faon, ce Monsieur de Ronchamp eut mis bout à bout péniblement, dans une espèce d'allemand qui faisait rire les gars aux écoutes dans les hourds, les clauses, pénalités et grâces de la reddition de la place, et quand le capitain Vægeler, le fossé repassé sur une échelle, eut remis les choses en bon patois pour ses gens qui se chauffaient les chausses sous les appentis de la cour, un du Hasli, qui n'avait pas pipé le mot durant le siège, fit trois pas, planta son poing dans l'air devant lui, et dit :

« Quoi? rendre le fourbis, qu'y disent? Bibi et tout, ainsi, à la merci ? Läck mir am Füdéli. Pour qui nous prennent-y? Est-on des Suisses ou des chienlits, dis? D'accord qu'on est cuits, et puis? C'est-y plus joli de crever dehors qu'ici? La vie et les bagues, qu'y disent, hihi! Tu peux courir, La vie et les bagues? voulez-vous savoir où sont-y, avant la nuit? Au jus, c'est moi qui vous le dis. Lebwohl, les Bernois du Hasli.»

« Ferme ta gueule ! Ça colle, quoi, on est frits! » fit nonchalamment, de sa place, un jeune, une de ces têtes blondes de fils de Berne, de ceux qui grimpent aux murs des villes le fifre aux dents, comme à l'échelle de soie. Et le reste fut de cet avis. On avait tout mangé, le suint des mèches, le capillaire des murs. La veille, les dernières peaux des tambours.

La canaille du Hardi ne manqua pas cette sortie, y flairant des suites plaisantes, quelque félonie bien tapée dont on rigolerait la durée de la campagne.

Un à un, mal mis, mal arrangés comme ils étaient, puant le mal lavé et le roussi, cueillis à l'huis par des valets qui leur nouaient les mains au dos, il fallut essuyer les niches et quolibets de ces oisifs, pages à pleureuse promenant des levrettes, archers musards venant reconnaître à bout portant ces blairs ratés par leurs carreaux aux embrasures.

On négligeait pour eux les honnêtes manières de la guerre. Il n'y avait alentour que la menue pègre du camp, ici et là quelque officier de petit rang, à mine de prévôté chafouine, consigné là pour quelques basses œuvres de son ressort. Le duc et ses convives s'étaient par hasard déportés du côté de Concise pour cueillir des primevères.

On ne laissa pas, au surplus, douter ces enfants perdus davantage sur l'issue de leur sottie reddition. « Par quatre et en avant! » La nuit vient vite, la besogne pressait. A quatre ou cinq cents pas, il y a un verger, un beau verger, ma foi, un vrai bois de noyers, aux charpentes tout emmêlées, où s'embrouillait déjà la filasse du soir. Il faisait une espèce de tiédeur, la langue de la vaudaire suçait la dernière tache de neige et bavait sur les arbres.

Alors, devant ces gros paquets de cordes, la détresse et l'affront leur firent tomber le cœur au fond du corps. Leur vie se retira vers sa source. Pas un soupir ne sortit de ces poitrines poilues, qui, là-bas, d'une huchée vous ébranlaient des quilles de roc au loin dans les alpages.

Distribués par cent aux quatre coins du lieu, parqués là, serrés, tenus de près par des compagnies, non de soldats réguliers exécuteurs des lois martiales, mais d'amateur de carnage, de couteliers, ce fumier des batailles, leurs pieds s'enfonçant dans le fondant du pré, avant le licol et l'échelle les gars se sentaient enfoncer dans une première mort de tristesse et d'abandon.

Des salauds, des porchers des subsistances apparemment, leur firent dégringoler les chausses d'un coup

de coutelas dans les ceintures, et les choses cachées du ventre se montrèrent, au ras des chemises trop courtes, découpées ci et là de carrés empruntés pour faire de la charpie.

Il y en eut qui devenaient soudain tout bleus, près de crever de rage, qui ravalèrent ça d'un grand coup, et devenaient alors tout blancs, et laissaient tomber leur tête sur les côtes comme des crucifix. Ainsi le capitaine Vœgeler, qui fut hissé le premier qui ne trouvait pas l'échelle, et qui se tint coi dès que suspendu, comme s'il eût été mort d'aparavant.

Pour les quatre paquets la chose s'accomplit dans un affreux silence, où s'entendaient mieux les menus bruits matériels, l'arrêt sourd des nuques venant à bout de course, les craquements à la branchure, les va-et-vient des échelles.

Avec ces corps accrochés dans leur linge en guenille, cette espèce de forêt ressemblait, en s'emplissant de nuit, aux églises éteintes où pendent les trophées des batailles.

Dieu ait leurs âmes, à ces guerriers naïfs qu'on a pendus là comme des faux-monnayeurs!

Ein glarnerisches Söldnergeschlecht.

Unter den zahlreichen grossen Soldatengeschlechtern, die sich auf fremdem Boden Kriegsruhm erworben haben, gebührt der Familie **Bachmann an der Letz** insofern ein Ehrenplatz, als sich ihr letzter Sprosse auch in den Dienst seines eigenen Vaterlandes gestellt und ihm in kritischer Lage nach besten Kräften gedient hat. (Vergl. dazu die Studie über die Familie Bachmann von J. J. Kubly-Müller im Glarner Volksbl. 1915, Nr. 134 ff.) In merkwürdigem Kontrast zu dem glanzvollen Aufstieg dieses Geschlechtes steht seine bescheidene Herkunft. Der Stammvater Johann Georg Bachmann (1621—1703) war ein Leibeigener des adeligen Damenstiftes Schänis, wusste sich dann aber im Alter von 30 Jahren der Leibeigenschaft zu entledigen und erwarb im Jahre 1651 das glarnerische Landrecht. Drei Dezennien später stand er als Landammann an der Spitze des Landes Glarus und war gleichzeitig eine Hauptstütze der katholischen Militäraristokratie. Dies und seine nahen Beziehungen zu den in fremden Kriegsdiensten zu hohen Ehren und Würden gelangten Tschudy, Freuler, Gallati, Haessi etc. mochten wohl mitbestimmend gewesen sein, dass er auch seinen Söhnen die militärische Laufbahn empfahl. Unter diesen war es hauptsächlich Karl Leonz (1683 bis 1749), der als Feldmarschall in französischen Diensten den militärischen Ruhm seiner Familie begründet hat. Dabei handelt es sich bei diesem tapferen und tüchtigen Offizier, der sich in mehreren Feldzügen rühmlichst hervortrat, also keineswegs nur um einen jener zahlreichen französischen Generale, die ihr Avancement lediglich dem bequemen Hofdienst zu verdanken hatten und kaum je im Felde gewesen waren. Ein jüngerer Bruder dieses Feldmarschalls war Oberstleutnant in spanischen, wieder ein anderer Hauptmann in sardinischen Diensten. Ein weiterer Sohn des Landammanns wurde gleich seinem Bruder Feldmarschall in Frankreich: Beat Johann Jakob Simon Bachmann, geb. 1667 in Näfels, gest. 1715 in Paris. Leider sind wir über ihn wenig orientiert; in Leus helvetischem Lexikon ist sein Name überhaupt nicht erwähnt. Allem Anschein nach zuerst Kaufmann, soll er im Jahre 1714 in den französischen Grafenstand erhoben worden sein, was darauf schliessen lässt, dass auch seine

Laufbahn von Erfolg gekrönt war. Bei dieser Gelegenheit mag als Kuriosum erwähnt werden, dass Ludwig XIV., nicht zur Freude des französischen Uradels, in wiederholten Geldverlegenheiten zwangsweise den Adel «verlieh» und beispielsweise im Jahre 1695 nicht weniger als 500 reiche und wohlhabende Bürger zur Annahme von Adelstiteln zu je 6000 Livres (in heutiger Währung etwa 15,000 Franken) verpflichtete, um auf diesem Wege der Ebbe in der Staatskasse zu begegnen.

Die Nachkommen dieses Grafen Bachmann, der übrigens seinen Grafentitel auch ehrenhalber erhalten haben mag, sollen sich dann später Grafen, resp. Barone de Pacquement genannt haben, erinnerten sich in jüngerer Zeit wieder ihrer schweizerischen Herkunft und erneuerten im Jahre 1925 ihr glarnerisches Land- und Näfeler Bürgerrecht. Von den Söhnen des Feldmarschalls erlangte Karl Josef Leodegar (1734—1792) gleichfalls die Würde eines französischen Feldmarschalls. Unter ihm, der gleichzeitig das Ehrenamt eines Grossmajors der französischen Schweizertruppen inne hatte, war das Gardeeregiment zum bestausgebildeten Regiment der auswärtigen Truppen in Frankreich geworden. Treu und mutig zu seinem König haltend, erlitt der Feldmarschall nach der Erstürmung der Tuileries (1792) den Tod durch die Guillotine. Seine Enkelin wurde die Gattin des Helden von Rothenthurm, Alois von Reding, gest. 1818; ein Enkel des älteren Feldmarschalls war, bei-läufig gesagt, der hochbedeutende St. Galler Landammann Karl Müller von Friedberg, gest. 1836.

Niklaus Franz Baron von Bachmann an der Letz (1740—1831), der jüngste Sohn des älteren Feldmarschalls, war gleich seinem Vater und Bruder anfänglich französischer Offizier, trat dann aber in sardinische Dienste und erreichte hier den Grad eines General-Leutnants. Im Jahre 1799 wurde er zum Kommandanten eines in englischem Solde stehenden Schweizerregimentes ernannt, dem auch verschiedene zürcherische Offiziere, unter ihnen die hochverdienten Obersten J. J. Meyer zum St. Urban und Jakob Christoph Ziegler zum Pelikan, angehörten. Zweimal, in den Jahren 1802 und 1815, erhielt Bachmann den Oberbefehl über die mobilisierte eidgenössische Armee; beide Male gelang es ihm, dieselbe, mit geringer Ausnahme, in guter Ordnung zu halten, was bei den damaligen schwierigen Verhältnissen schon kein geringes Verdienst war. Mit guten militärischen Kenntnissen, verband der tapere Offizier das Wesen eines liebenswürdigen Hofmannes der alten französischen Schule. Bachmann war dank seiner strengen Rechtlichkeit und Uneigennützigkeit auch bei der Mannschaft sehr beliebt und erfreute sich in der ganzen Schweiz uneingeschränkter Hochachtung. Im hohen Alter von 91 Jahren starb General Bachmann am 11. Februar 1831 in seinem Heimatsorte Näfels als letzter männlicher Sprosse der schweizerischen Linie seines Geschlechtes.

Bücher.

«Schweizer Verkehr und Industrie». Illustrierte Rundschau. Preis Fr. 1.80. Verlag, Redaktion von Ch. A. Sauter, Sihlstrasse 43, Zürich.

Dieses Verkehrs- und Industrierwerk ist kürzlich als Volksausgabe in obgenanntem Verlage erschienen. Unter den Mitarbeitern seien erwähnt unser Bundespräsident Herr Dr. Haab, Herr Oberst Arnold Isler vom eidgen. Luftamt, die Oberpostdirektion, die Publizitätsabteilung der Generaldirektion der S.B.B., der Verband Schweizerischer Transportanstalten, die Direktoren Dr. W. Dollfuss von der Luftverkehrsunion, sowie Walter Mittelholzer von der Ad Astra-Aero A.-G., ferner sämtliche Bahn-, Flug- und Schiffsgesellschaften.